ATELIER DE NITTIS, 12 AVENUE FOCH, PARIGI.

A DUE PASSI DALL'ARCO DI TRIONFO LA DIMORA CHE OSPITÒ IL CELEBRE ARTISTA BARLETTANO

A **Parigi**, al civico 12 di Avenue Foch (in prossimità dall'Arco di Trionfo: uno dei salotti della città, dove sono vissute tantissime celebrità), si trovava l'**edificio che ospitò Giuseppe de Nittis**.

Questa suggestiva testimonianza ci viene svelata leggendo le pagine storiche, dedicate a Parigi, presenti su alcuni siti web francesi a carattere turistico-culturale. Infatti si individua la sede dell'*atelier* di **Giuseppe De Nittis**, nel decennio **1870-1880**, al 12 di **Avenue Foch** (anticamente detta Avenue dell'Imperatrice), importante e famosa arteria della capitale, uno dei "raggi" dell'Arco di Trionfo, circostanza questa confermata anche dal taccuino di **De Nittis**, "**Notes et Souvenirs**". In questa pubblicazione si fa riferimento all'acquisto, da parte del pittore, di una bella casa in Avenue dell'Imperatrice, dove egli ebbe il suo *atelier*. Sembra che solo successivamente al 1880, egli si trasferì in Rue Viète.

Secondo quanto riportato dai siti francesi, nel 1902 l'*atelier* venne in parte o del tutto demolito per fare spazio al palazzo del Marchese de Breteuil, edificato da Ernest Sanson. Oggi il **palazzo è sede** dell'**Ambasciata d'Irlanda** e conserva ancora inalterato tutto il suo fascino antico.

L'**Avenue Foch** è sempre stata in tutta la sua storia un'arteria molto prestigiosa della "ville lumière", accogliendo parecchi personaggi e famiglie famose quali ad esempio, in tempi più recenti, gli Onassis e i Rothschild. Fu progettata così maestosa su incarico di Napoleone III, che volle dedicarla a sua moglie Eugenia: da qui il nome Avenue de l'Imperatrice e successivamente Avenue du Bois de Boulogne. Il viale fu inaugurato nella seconda metà dell'800 e sin dall'inizio, con i suoi giardini, risultò essere il luogo ideale per la costruzione di prestigiosi palazzi che appartennero via via nel tempo a personaggi sempre più noti tra cui il barlettano De Nittis.

Non sappiamo da quali fonti storiche i "cugini" d'Oltralpe abbiano attinto le notizie sull'Atelier di De Nittis in Avenue Foch (alcuni siti citano Enrico Piceni), ma considerato il risalto che essi danno nel collegare l'Hotel Bruteuil all'Atelier di De Nittis ("le peintre impressioniste italien Giuseppe De Nittis -1846/1884- eut son atelier à l'emplacement de l'hotel édifié en 1902 par Ernest Sanson pour le marquis de Bruteuil"), l'**Amministrazione comunale di Barletta** ha ritenuto di far cosa gradita all'**ambasciatore d'Irlanda a Parigi**, chiedendogli di essere presente il **20 ottobre 2010** all'inaugurazione della mostra monografica dedicata a De Nittis "**La modernité élégante**", allestita nelle sale del Petit Palais Musée des Beaux Arts di Parigi e aperta ai visitatori sino al 16 gennaio 2011.

Fonti:

http://www.apophtegme.com/ROULE/foch.pdf

http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/162056

www.dfa.ie/.../Paris/history%20embassy%20english%20and%20french.do

http://cgi.ebay.it/G-De-Nittis-italie-Macchiaioli-femme-Naples-Boldini-/330468229861

http://www.buonannoarte.com/det.php?q=Laghetto%20al%20Bois%20de%20Boulogne

FOCH (avenue)

ancienne avenue du Bois

Avenue du Bois de Boulogne (1900)

XVI^e^ Arrondissement. Commence place de l'Étoile; finit boulevard Lannes et boulevard de l'Amiral-Bruix. Longueur 1300 m; largeur 120 m. Aménagée sous le Second Empire, en 1854.

Cette avenue, l'une des plus belles du Paris remodelé par Haussmann, résulte de l'heureuse transformation qu'il venait de faire subir au bois de Boulogne, nous dit Jacques Hillairet qui poursuit : «Un si beau parc demandait une non moins belle voie d'accès. Or, jusqu'alors, les routes normales pour aller de Paris au Bois étaient la route de Saint-Germain (avenue de Neuilly) et la route de Suresnes (avenue Victor-Hugo). Napoléon III chargea donc Hittorf d'étudier un tracé qui fût celui d'une voie triomphale. Hittorf proposa comme tracé à Haussmann le tracé qui est de nos jours celui de l'avenue Foch. Longue de 1 300 mètres, il comptait donner à cette avenue une largeur impressionnante de 40 mètres, au lieu de 30 comme on venait de le faire pour les belles voies nouvelles rayonnant autour de la place de l'Etoile. Haussmann fut indigné: *«Quarante mètres! Mais, monsieur, c'est le double, le triple qu'il nous faut, oui, je dis bien: le triple, cent vingt mètres! Ajoutez à votre plan deux pelouses quatre fois plus larges que les contre-allées que vous proposez, c'est-à-dire de trente-deux mètres chacune, et, au-delà, deux voies de huit mètres pour desservir les propriétés riveraines que je grèverai d'une servitude non aedificandi de dix mètres. Nous aurons, de cette manière, cent quarante mètres d'espace entre les habitations, soit cent mètres de plus que dans votre projet.»*

Ainsi fut fait, malgré l'opposition du Conseil d'État en ce qui concernait ces zones de servitude. Barillet-Deschamps dessina les pelouses qui longeaient l'avenue et y planta des essences rares. En 1854, l'*avenue de l'Impératrice* était créée. Son succès fut éblouissant. Enfin, les beaux équipages des années de

prospérité du second Empire avaient un cadre digne de la vanité de leurs propriétaires pour étaler leur luxe; les élégantes du grand monde pour exhiber leurs toilettes. Dès cette époque, le «tour du lac» du Bois de Boulogne prit une grande importance dans la compétition des apparences.

Appelée *avenue du Général Ulrich* de 1870 à 1875, puis *du Bois-de-Boulogne* ou simplement *avenue du Bois* jusqu'en 1929, année où elle reçut le nom du maréchal de France, *Ferdinand Foch** (1851-1929), généralissime des armées alliées en 1918.

Cette avenue majestueuse conduit de l'Étoile à la porte Dauphine à l'orée du Bois de Boulogne, porte ainsi nommée en l'honneur de Marie-Antoinette qui la fit ouvrir à l'extrémité de la Faisanderie lorsqu'elle résida au château de la Muette.

L'ouverture de l'avenue Foch a supprimé la *rue Andréine* qui commençait route de Saint-Denis (avenue de Malakoff) et finissait *avenue Dauphin* (Bugeaud), *la rue des Vernis* qui commençait avenue de Malakoff (Raymond-Poincaré) et finissait rue de Villejust (Paul-Valéry). Elle a amputé les rues *de Bellevue* (Chalgrin et Tratkir), *de la Pelouse* (de Saigon), *des Bouchers* (Chalgrin), *de Villejust* (Paul-Valéry), *Leroux*, *l'avenue Malakoff*, les rues *du Petit-Parc*, (Spontini et Pergolèse), *de la Pompe, Picot, de la Faisanderie* et *l'avenue Bugeaud*.

Maréchal Foch (1851-1929)

1bis avenue Foch

**Les changements de numérotation intervenus sont en principe mentionnés à chaque emplacement. Merci aux internautes de nous signaler les erreurs.*

N° 1 bis : Hôtel où la baronne de Pierrebourg qui signait ses livres *Claude Ferval** (1856-1943) tint, au début du XX^{e} siècle, un brillant salon très fréquenté par son voisin Paul Hervieu et un grand nombre d'hommes de lettres et d'hommes politiques.

N° 7 : Hôtel où habita l'écrivain ***Paul Hervieu**** (1857-1915) au début du XX^{e} siècle.

N° 12 (ancien n°10) : Ex-hôtel du marquis de Breteuil l'un des artisans de l'Entente Cordiale. Le futur roi Edouard VIII y demeura quelques mois durant son adolescence, lorsqu'il était Prince de Galles.Le peintre impressionniste italien ***Giuseppe de Nittis**** 1846-1884) eut son atelier à l'emplacement de l'hôtel édifié en 1902 par Ernest Sanson en 1902 pour le marquis de Breteuil.

Claude Ferval

De Nittis, mort trop jeune, à l'âge de 38 ans, fut l'un des précurseurs de l'art moderne. Dès son arrivée à Paris, vers 1867-1868, il rencontre de jeunes peintres qui partagent son goût et ses idées. Il fréquente dès 1869, le cercle de l'École des Batignolles, constitué autour de Manet au Café Guerbois où va naître l'idée de l'impressionnisme.

En 1873, il se lie avec Degas qui forme un petit cercle d'artistes autour de lui au Café du Rat mort, avec Forain, Zandomenighi et Martelli. Grâce à

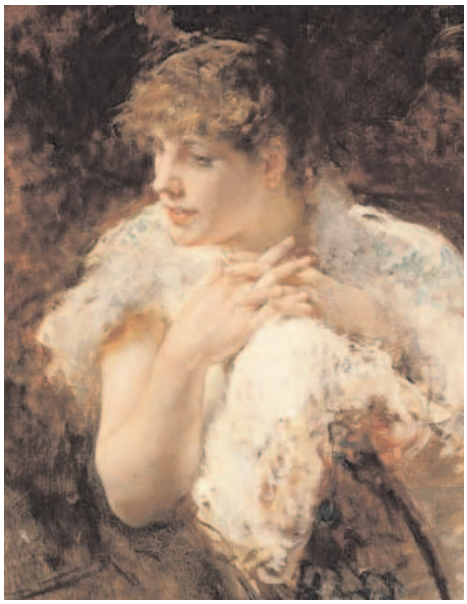
Paul Hervieu

Giuseppe de Nittis

Degas, De Nittis participe à la première exposition des Indépendants en 1874. Il va vivre quelque temps à Londres, où il peint des «vedute» superbes et rentre à Paris en 1876.

Conquis par l'art japonais, ses délicates estampes, il peint des œuvres d'un raffinement exquis tel le *Paravent japonais* (1878) ou les éventails peints pour la princesse Mathilde.

Peintre de la vie parisienne, de la vie de la haute société, il a aussi composé des scènes intimistes et de remarquables portraits, principalement féminins, aux touches douloureuses et tourmentées. Ses *Nuages sur Westminster*, ses *Dockers au bord de la Tamise* ne peuvent se mesurer qu'à l'aune du travail de Monet sur les mêmes thèmes, et ses paysages urbains à Paris n'ont rien à envier à son ami Caillebotte.



Giuseppe de Nittis Dame napolitaine

Comme Degas, il a aimé peindre les courses, mais ce sont les spectatrices qui l'ont intéressé, pas les chevaux ! Ce peintre immense, longtemps méconnu, prend peu à peu sa place parmi les plus grands artistes du XIXe siècle.

Avenue Foch vers Rude

Henry Le Tonnelier de Breteuil 1848-1916), qui avait épousé en 1891 une américaine, miss Mercellite Garner. Sans être diplomate de métier, le marquis de Breteuil joua à maintes reprises le rôle d'un ambassadeur discret sinon secret: il fut, par exemple, un des artisans de l'Entente Cordiale. Ami d'Edouard VII puis de George V, la famille royale d'Angleterre fit choix du marquis de Breteuil comme hôte et mentor du Prince de Galles, le futur Edouard VIII, encore adolescent, de faire un séjour de plusieurs mois à Paris. Marcel Proust se moqua gentiment de ce personnage qu'il immortalisa dans son *ouvrage A la recherche du Temps perdu*, sous les traits du marquis de Bréauté, *«qui ne fréquentait que des altesses, mais se moquait d'elles et ne rêvait que de vivre dans les musées».*

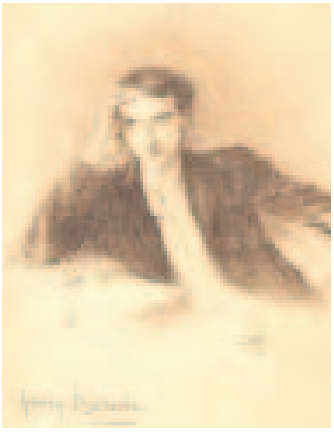
Avenue Foch N° 12

L'hôtel devint ensuite la propriété de la ***princesse de Faucigny-Lucinge*** qui en conserva les splendides boiseries offrant un cadre parfait pour les objets d'art et les tableaux de la maîtresse de maison.

Pendant l'occupation allemande, Ferdinand de Brinon, accusé à la Libération d'avoir pactisé avec l'ennemi avait choisi de s'y installer.

Aujourd'hui (2007) ambassade d'Irlande.

N° 14 : Fut habité, en 1910, par l'auteur dramatique ***Henry Bataille****, mort, en 1922, au n° 46. L'immeuble abrita ses tumultueuses amours avec la comédienne ***Berthe Bady****. André de Fouquières nous dit : *«Berthe Bady était une longue créature maigre, d'une sensibilité aiguë, comme habitée d'une fièvre permanente. C'est Antoine qui la fit débuter dans Les Fossiles, de Curel, où la puissance de sa création fut tout de suite très remarquée. On l'applaudit ensuite à l'Œuvre. Sa rencontre avec Bataille lui fut-elle bénéfique? Il est de notoriété qu'elle ne fut pas heureuse. L'actrice ne parvenait pas, à la ville, à oublier les personnages pathétiques que son auteur lui faisait interpréter à la scène. Et celui-ci confondait volontièrs sa vie avec la vie recréée de ses œuvres.»*



Henry Bataille autoportrait

Berthe Bady par Lautrec

A ses débuts, Henry Bataille avait été salué comme un maître par la critique unanime. Or, plusieurs fois depuis sa mort, on a tenté de reprendre l'une ou l'autre de ses pièces sans jamais parvenir à amorcer le moindre succès. Henry Bataille, qui avait été élève à l'Ecole des Beaux-Arts, a laissé des peintures habiles et s'il était entré dans la cohorte des portraitistes mondains, il eût sans doute fait une carrière fructueuse – et peut-être même que les toiles qu'on connaît de lui ont moins «vieilli» que ses drames

Il a publié aussi des vers qui eussent pu lui ouvrir les portes de l'Académie Française.

Choisissant les succès rapides au Théâtre, s'est-il trompé de route?

14-20 avenue Foch

Edouard Dujardin (1861-1949), un autre locataire de l'immeuble fut un bien curieux personnage. Cet homme d'affaires très actif, et qui conduisit toujours sa barque avec sagacité - et efficacité - avait une «vie parallèle» d'homme de lettres. Son nom reste intimement lié à l'histoire du mouvement symboliste devenant l'ami de la plupart des artistes d'avant-garde qu'il hébergea dans la *Revue indépendante* qu'il dirigea à partir de 1886 : Mallarmé, Huysmans, Laforgue, Wyzewa, Villiers, France, Rosny, Verhaeren, Barrès et tant d'autres ont laissé leur trace cette revue.

Très réaliste dans la vie pratique, Dujardin créa, au lendemain de la première guerre mondiale, une revue qu'il baptisa: *Les Cahiers idéalistes*. Je ne sais si c'est son admiration pour Wagner qui devait le conduire, peu de temps avant sa mort, à se compromettre avec l'occupant.

Edouard Dujardin

Il avait loué en Bourgogne l'abbaye de Pontigny, où il organisa des «rencontres» entre littérateurs, philosophes, musiciens, hommes de sciences, qui venaient confronter leurs connaissances, leurs doctrines, leurs mystiques dans une paix toute monacale. Ces colloques ont eu depuis d'autres répliques à Genève et ailleurs, mais dans la vie intellectuelle d'entre les deux guerres, les «sessions» de Pontigny faisaient date. Aujourd'hui l'abbaye a été rendue aux religieux et les Oratoriens y enseignent des jeunes gens qui ambitionnent d'acquérir le savoir - et le renom, sans doute - des notoires aînés qui les ont précédés en ces lieux.

11-15 avenue Foch

N° 15 : Ex-hôtel de Paul Lebaudy (1859-1937 petit-fils du roi du sucre. Avec son frère Pierre il conçut et réalisa entre 1901 et 1906 quelques-uns des premiers dirigeables opérationnels. Mais le succès de l'avion, son concurrent "plus lourd que l'air", relégua ces tentatives aux oubliettes de l'histoire aérienne.

N° 16 : Hôtel ayant appartenu à la comtesse de Rouville, née Sauvageot.

N° 18 : Hôtel ayant appartenu à M. Sérébriatow.

N° 19 : Ex-hôtel de ***Mme Charlotte Beatrice Ephrussi***, (1864-1934) fille d'Alphonse de Rothschild directeur de la Banque de France.

Elle avait épousé un autre riche et sérieux banquier, Maurice Ephrussi, qu'elle appelait Frou-Frou dans l'intimité. Réputée pour sa beauté et son goût très sûr, elle réunit une magnifique collection d'art dont elle orna son hôtel parisien et dans son époustouflante villa de Saint-Jean Cap Ferrat, léguée à l'Institut. L'hôtel de l'avenue Foch appartint à sa mort à la baronne Édouard de Rothschild avant de devenir, après la Seconde guerre mondiale, Ambassade de la Répubique d'Angola.

Béatrice Ephrussi

N° 22 : Immeuble qu'habita le vaudevilliste ***Alexandre Bisson**** (1848-1912), auteur des *Surprises du Divorce*. André de Fouquières campe pour nous le personnage:

16 avenue Foch Hôtel de Rouville

«D'un court séjour au séminaire d'Argentan, il avait gardé le goût de la musique religieuse et il prétendait que c'était en jouant des requiems sur son orgue que lui venaient les idées les plus cocasses. Je soupçonne qu'il lui arrivait de confondre les situations drôlatiques qu'il inventait avec sa propre vie et que les aventures qu'il disait avoir connues étaient en partie les fruits d'une imagination fertile.

19, avenue Foch : ancien Hôtel Ephrussi née Rothschild

Ayant fui sa ville natale pour échapper à l'état ecclésiastique et errant dans Paris, il avait vu passer, sur les Champs-Elysées, la voiture de Napoléon III. Comme il était fort impécunieux, il avait, disait-il, écrit à l'Empereur pour lui exposer les rigueurs de sa situation... et le lendemain, par ordre de Sa Majesté, il recevait une modeste charge de surnuméraire dans un ministère! S'il ne la devait pas à une intervention impériale, il est toutefois certain qu'il fut cet obscur employé qui écrivit ses premières pièces comiques sur une table noircie par des générations de ronds-de-cuirs et qui répondait à son chef lui reprochant son inexactitude et lui proposant en

exemple un de ses collègues d'une ponctualité parfaite: «Mais, monsieur, il a peut-être chez lui une femme désagréable!» Est-ce en partant de cette réplique qu'il composa son plus irrésistible vaudeville: Les Surprises du divorce?

Il avait la manie ambulatoire, quitta l'avenue du Bois pour la rue Condorcet, puis celle-ci pour l'avenue Victor-Hugo. Il eut aussi un hôtel rue Montchanin, plus propre à recevoir l'orgue qui était, on l'a vu, son principal instrument de travail. Enfin il s'était fait construire une villa à La Baule, petit bourg alors inconnu. Il prôna si bien le site, et avec une telle verve, qu'on peut le considérer comme le véritable créateur de la jolie station dans les pins.

Alexandre Bisson

Dans le même immeuble (N° 22) qu'Alexandre Bisson habitait M. Franck Bernard grand collectionneur de souvenirs relatifs à l'épopée napoléonienne. Il s'enorgueillissait d'un miroir ayant reflété le visage de l'impératrice Joséphine et d'un nécessaire de toilette ayant servi à Marie-Louise. Il possédait un ensemble rare de miniatures militaires et... de carnets de bal.»

N° 32 avenue Foch et son Pterocarya Fraxinifolia (1894)

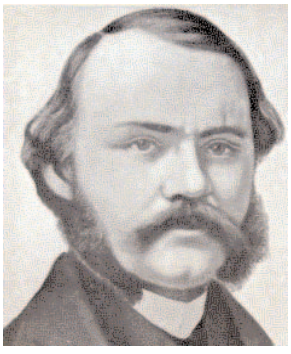
N° 27 : Emplacement d'un hôtel construit en 1862 par l'économiste ***Michel Chevalier*** qui l'habita jusqu'à sa mort en 1879, à 73 ans. Son gendre, ***Paul Leroy-Beaulieu****, de l'Institut, le conserva jusqu'à la mort de sa femme. Hôtel vendu, en 1913, 2 500 000 F, nous dit Hillairet, puis démoli et remplacé par deux maisons de rapport ouvrant respectivement sur l'avenue Foch et sur la rue de Villejust (Paul-Valéry).

N° 29 à 33 : Vaste ensemble immobilier moderne s'élevant entre l'avenue Foch et le 1, place du Venezuela, bordé par les rues Leroux et Léonard de Vinci.

N° 32 : Hôtel de style Renaissance, construit, en 1884 par Gaillard, pour ***Mme Manuel de Yturbe***. Cette demeure, aujourd'hui démolie, dont la façade s'ornait d'une loggia à l'italienne, et dont la disposition intérieure était remarquable, possédait un magnifique jardin d'hiver, lieu rêvé pour les splendides réceptions que Mme de Yturbe y organisait. C'est là, nous dit André de Fouquières, que fut dansé pour la première fois le tango en 1895. Ses «importateurs» étaient le fils du marquis del Muni, Tinito, et le comte de Pradère qui devint plus tard ministre d'Espagne à La Haye.

N° 34 : Cet hôtel appartint dans les années 80 à ***Mohammed Mahdi Al Tajir***, ministre du pétrole des Émirats Arabes Unis et leur ambassadeur à Londres, l'un des 20 hommes les plus riches du monde.

N° 34 avenue Foxh

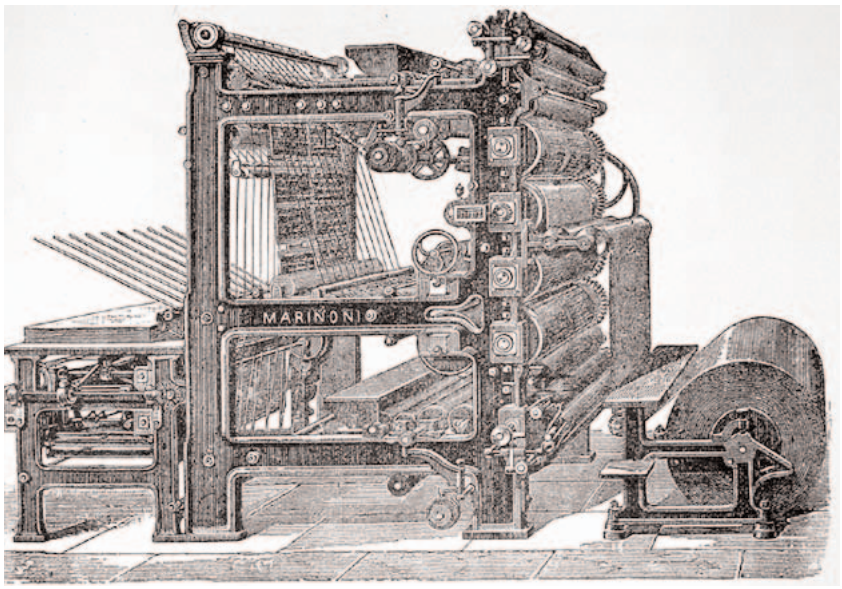


Hippolyte Marinoni

N° 38 : Emplacement d'un hôtel construit, en 1884, pour ***Hippolyte Marinoni**** (1823-1904), créateur des machines rotatives à imprimer françaises et directeur du *Petit-Journal*.

Arrêtons-nous un instant: le personnage que nous décrit André de Fouquières, en vaut la peine. Marinoni a vingt et un ans lorsqu'il perd son père qui lui laissait une succession de soixante-dix francs et dix centimes. Quand il mourut lui-même, en 1904, sa fortune fut évaluée à quarante-cinq millions.

Le père, né à Brescia, avait fait la campagne de Russie. Le fils débuta dans la vie laborieuse à dix ans, en gardant les vaches à Chevry, près de Melun. A douze



Imprimerie rotative Marinoni

ans, le voici apprenti-imprimeur à Paris. Or, il constate que, dans son métier, on use de machines qui sont toutes fabriquées en Angleterre; et l'adolescent – il a quinze ans – décide d'en fabriquer en France !

Mais en attendant il faut vivre, et il lui faudra même bientôt faire vivre une famille, car il n'a pas atteint vingt ans qu'il est déjà deux fois père et qu'il travaille tout le jour et une partie de la nuit à fondre des caractères. En 1848, ayant rencontré Emile de Girardin, magnat de la Presse, son destin se précisait. Il allait créer l'industrie française des machines à imprimer et cette activité technique allait permettre à d'autres de lancer les journaux à fort tirage et à très bas prix - ces journaux qui devaient jouer un rôle essentiel dans la vie politique du pays. A. de F. ajoute : «Cette œuvre fut-elle, en fin de compte, un bienfait ? Ceci est une autre histoire.»

41 avenue Foch

Dr Thomas Evans

N° 41 : Emplacement, entre la rue de la Pompe et l'avenue Raymond Poincaré, de l'hôtel du *Dr Thomas Wiltberger Evans* (1823-1897), chirurgien dentiste attitré de Napoléon III et des célébrités de l'époque.

Parmi ses nombreuses maîtresses figura ***Méry Laurent*** (1849-1900), égérie des peintres et artistes d'avant-garde, qui l'incita à acheter des toiles à ses amis et amants, notamment Manet, ce qui se révéla tous comptes faits un excellent placement. C'est Méry Laurent, dit-on que Proust immortalisa dans *La Recherche du Temps perdu* sous les traits d'Odette de Crécy.

En 1870, après Sedan, Evans contribua à la fuite de l'impératrice vers l'Angleterre. Il légua son hôtel et sa magnifique collection à la Ville de Philadelphie. Hôtel loué par l'Etat lors de l'Exposition universelle de 1900 pour y loger des souverains étrangers. Son premier hôte fut le roi de Suède; le shah de Perse échappa à un attentat en en sortant. Hôtel démoli en 1907 remplacé par une maison de rapport.

43-45 avenue Foch

Méry Laurent

N° 43 à 45 : Bel immeuble de style 1900 cossu où demeura l'inoubliable artiste ***Reine Paulet**** (1906-1999), actrice, chanteuse et meneuse de revue.

N° 44 avenue Foch

N° 44 : Fernandel (1903-1971) habita dans cet immeuble où venait le voir en voisin Marcel Pagnol installé dans son Hôtel du Square Foch lorsque l'acteur boudait ou était fâché, ce qui n'était pas rare

Maria Callas (1923-1977) meurtrie après la trahison d'Onassis, résida également ici avant de s'installer au n° 36 de l'avenue Georges Mandel.

N° 46 : Hôtel où mourut l'auteur dramatique Henry Bataille en 1922, à 50 ans.

Maria Callas

N° 50 (et 122 avenue Malakoff) (ancien N° 40 de l'Avenue du Bois-de-Boulogne, aujourd'hui N°50, avenue Foch.): Hôtel construit en 1896, par Paul-Ernest Sanson, pour le comte ***Boniface (Boni) de Castellane**** (1867-1932), sur un terrain de 3500 m2 ayant appartenu à Georges Auguste Hesbert, délimités par les rues Duret et Piccini. C'est grâce à la fortune de miss Anna Gould - la plus riche héritière des Etats-Unis - qu'il avait épousée en 1895, que le fastueux Boni put s'offrir ce palais inspiré du Grand Trianon de Versailles. Revêtu de marbre rose, d'où son nom de «palais Rose» la demeure possédait un grand escalier de marbre rouge à double révolution et à rampe de marbre noir, plagié de celui des Ambassadeurs à Versailles. De somptueuses fêtes qui stupéfièrent tout Paris y furent données au début du siècle.

Fernandel

Mais la fête ne dura qu'un temps. Après son divorce, la comtesse de Castellane épousa, en 1908, le cousin de Boni, Élie de Périgord, duc de Talleyrand, fils du prince de Sagan et le Palais rose trouva d'autres hôtes.

De 1940 à 1944 l'hôtel fut occupé par le général allemand Stulpnagel et en 1949 par la délégation soviétique à la Conférence des Quatre.

Menacé de démolition en 1968, alors qu'il était encore la propriété de la famille de Castellane, il fut effectivement détruit l'année suivante pour laisser place à un immeuble d'habitation moderne.

L'Hôtel de Castellane en 1960

N° 54 : Hôtel de la légation de la République de San Marin.

N° 56 : Ici résida la famille ***Fabre-Luce*** dont le père appartint au monde des finances et le fils Alfred, qui épousa Charlotte de Faucigny-Lucinge, au monde des lettres.

En ce même immeuble on rencontrait ***M. et Mme François Arago***, descendants de l'illustre astronome. Enfin, au premier étage habitait la propriétaire de l'immeuble, Mme Abeille, mère de la vicomtesse de la Redorte dont nous avons évoqué la filiforme silhouette en face, au 51. On racontait beaucoup d'anecdotes sur M. Abeille. On a dit qu'il était arrivé à Paris en «sabots», ou bien qu'il était tailleur et n'avait point

d'autre fortune que sa paire de ciseaux. Je crois plutôt nous dit André de Fouquières, qu'il était entrepreneur et que les grands travaux d'Haussmann le trouvèrent prêt à faire fortune. Le fait est qu'il le fit.

Mme Abeille passait pour tenir toujours bien serrés les cordons de sa bourse, mais elle avait une passion dévorante et noble: la musique. En 1902, alors qu'elle était la doyenne des abonnés de l'Opéra, elle tint à manifester à l'orchestre sa satisfaction pour une extraordinaire exécution de *Siegfried*. Tous les musiciens, et en tête leur chef M. Taffanel, reçurent un superbe portefeuille contenant... une photographie de Pedro Gailhard, leur directeur et une autre de Reszké-Siegfried.

Anna Gould

Mme Abeille eut deux fils qui connurent une fin tragique. L'un, propriétaire d'une écurie de courses, dont les chevaux sautaient fort bien l'obstacle, se donna la mort. L'autre fut surpris par un mari jaloux. C'était dans un rez-de-chaussée et le temps d'hésitation qu'il mit à sauter par la fenêtre lui fut fatal: le mari tira.

Boni de Castellane

Boni de Castellane conte qu'un soir qu'on commentait ce drame, à un dîner auquel il assistait, une dame se tourna vers son voisin et lui dit: « Mon cher, je vous en prie, apprenez à sauter! »

N° 59 : Hôtel où mourut en 1899, à 87 ans l'auteur dramatique populaire ***Adolphe Dennery****, que notre "promenade" nous a fait rencontrer au Faubourg Saint-Honoré. Auteur des *Deux Orphelines* et adaptateur au théâtre des romans de Jules Verne il fut un grand collectionneur d'objets d'art d'Extrême-Orient qu'il réunit dans le musée fondé en 1908 qui porte son nom qu'il légua à l'Etat, avec une rente pour pourvoir à son entretien.

N° 60 : Hôtel où demeurèrent *Georges Feydeau** et *Alfred Edwards**, directeur du journal Le Matin, qui fut mêlé à un fait divers retentissant : la mort de la comédienne Lantelme noyée dans le Rhin.

M. Jules Strauss avait dans cette résidence un appartement qui était un vrai musée. Il possédait d'admirables Degas, des Pissaro, des Jongkind, des Boudin, des Whistler, des Roussel, des Carrière, un *Christ en croix* de Delacroix, *la Dormeuse* de Courbet, un portrait de Berthe Morisot par Manet. A la vente de sa collection, en 1932, Alfred Cortot acquit le portrait de Wagner par Renoir, portrait dont une réplique avait été léguée par Me Chéramy au musée de l'Opéra. C'est le seul portrait de Wagner qui ait été exécuté «d'après nature».

Dans un autre appartement de l'immeuble, ***Georges Feydeau*** (1862-1921) s'entourait aussi d'œuvres qui attestaient du goût le plus sûr: il possédait, entre autres, un Sisley magnifique, *Le Pont de Moret*.

A l'aube, les éboueurs pouvaient voir rentrer chez lui "en habit" ce vaudevilliste à succès qui avait prolongé le "petit tour" qu'il était allé faire chez Maxim's après le théâtre, puis avait regagné son domicile en flânant à pied dans les Champs-Elysées.

Un autre personnage notoire habitait le 60 : Alfred Edwards et Mme, née Charcot. Ce gros Hollandais, asthmatique et violent, devait contracter un second mariage avec Missia Godebska et prendre la direction du *Matin*, avant d'être mêlé à un fait-divers retentissant: la mort tragique de la comédienne Lantelme. (***) Pour l'heure, il était le directeur du *Petit Sou*. Le maître du *Petit Sou* avenue du Bois de Boulogne...

Georges Feydeau

Avenue du Bois de Boulogne en 1910 (avenue Foch)

Avenue du Bois de Boulogne vers 1900 (Gravure de Stein)

Journal Figaro (1854)

N° 64 : Emplacement d'un hôtel où habita, de 1812 jusqu'à sa mort, en 1879, *Hippolyte Cartier* ***de Villemessant (1810-1879)***, fondateur et directeur de journaux et qui, en particulier, ressuscita ***Le Figaro***, en 1874, avec ses gendres Jouvin et Bourdin.

Fils naturel d'un colonel, Villemessant fut un journaliste talentueux, à la verve inépuisable.

Ayant engrangé une respectable fortune, il acquit à Seine-Port, l'ancienne propriété de Gouverneur Morris, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique, un homme courageux qui abrita sous la Révolution, la duchesse de Damas, nous l'avons vu lors de notre promenade au faubourg.

Lors de la démolition de cet hôtel, en 1899, on y découvrit un cadavre sur lequel on n'a jamais rien su. (J.H.)

Octave Mirbeau

N° 64 (devenu n° 84) : Immeuble appartenant à la baronne von Zuylen. ***Octave Mirbeau*** y loue fort cher un appartement à la baronne de 1901 à 1909.

N° 65 : Hôtel de M. Ernest Cognacq (1839-1928), qui, avec son épouse Marie-Louise Jaÿ fonda le Magasin La Samaritaine en 1870.

N° 65, avenue Foch

N° 72 : Cet hôtel particulier, véritable "château" a appartenu à ***Marcel Dassault**** avant d'être racheté par le prince saoudien Ibn Abdel Aziz, ministre de la défense de l'Arabie saoudite qui, dans les nnées 80, négocia avec Charles Hernu, son hololoque français un contrat d'armement, d'un montant colossal de 35 milliards de francs de l'époque.

Ernest Cognacq

Pour le plus grand plaisir des riverains du 72, les bulldozers et les excavatrices managées par le cabinet Manoukian-Kutnerian, terrorisèrent une année durant ce quartier, au point que l'on parla de l'aménagement d'un vaste abri antiatomique.

Avenue Foch N° 78 à l'entrée du Square

N° 74 : Alexandre Natanson, qui fut avec son frère Thadée le fondateur de *La Revue Blanche*, habita cet immeuble. Etonnante figure que celle de cet homme qui joua un rôle considérable, para-politique, para-artistique, para-littéraire. Autant dire qu'il fut de ceux qui, trop souvent négligés par les historiens parce qu'ils vivent «en marge» se placent néanmoins en plein centre des mouvements d'idées de leur temps.

N° 78 : Hôtel où mourut en 1902, le peintre James Tissot.

N° 80 : Entrée du ***square Foch*** dont les résidences cossues abritent quelques niches de milliardaires. ***Marcel Pagnol**** ***(1895-***

N° 16 Square Foch

1974) demeura dans son magnifique hôtel paticulier du N°16 de ce square.

Marcel Pagnol

N° 84 (ex-68) Cet immeuble où vécut ***Octave Mirbeau**** (1848-1917) après avoir résidé au existe toujours (1960). Il était assez surprenant de voir l'auteur de *Les Affaires sont les Affaires* dans un appartement de grand bourgeois – que n'eut pas désavoué son héros Isidore Lechat – et orné de bibelots précieux.

Cet homme de haute taille, solidement charpenté, qui, avec son allure sportive, son visage hâlé barré de moustaches rousses, paraissait un viking dont le drakkar se serait échoué aux rivages de Seine, vivait parmi les toiles des peintres qu'il avait ardemment défendus par la plume: Cézanne, Van Gogh, Monet, Sisley, Pissaro. Des bronzes de Rodin attestaient aussi que Mirbeau ne hurlait pas avec les loups qui entendaient dévorer le maître de Meudon. Et on voyait parfois, à sa fenêtre, l'auteur du *Jardin des Supplices*, contempler les jardins idylliques de l'avenue du Bois, les enfants avec leurs nounous, et les belles amazones et les cavaliers élégants...

Durant la Seconde Guerre mondiale, la Gestapo avait installé son siège au 84 de l'opulente avenue Foch.

Avenue Foch N° 84

Le 22 mars 1944, ***Pierre Brossolotte**** (1903-1944) un des dirigeants de la Résistance, profitant d'un moment d'inattention de ses tortionnaires, se jette de la fenêtre du 5ème étage. Grièvement blessé, il succombera dans la soirée sans avoir parlé.

N° 86 (ex N° 64) : Hôtel du baron de Zuylen de Nyevelt de Haar, appartenant à une vieille famille originaire des Pays-Bas et il fut un des premiers à s'intéresser aux «voitures à chevaux-vapeur». C'est lui qui organisa la première course automobile française sur l'itinéraire Paris-Bordeaux et c'est à la suite de cette épreuve que fut fondé l'Automobile-Club de France qu'il présida jusqu'en 1921. A ce poste le comte Robert de Voguë lui succéda, puis le vicomte de Rohan et le comte de Liedekerque-Beaufort.

Pierre Brossolette

Hélène de Zuylen

Mais son goût pour l'automobile n'empêchait pas M. de Zuylen d'être homme de cheval et ses brillants équipages faisaient sensation au Concours Hippique et aux Champs-Elysées. Ses chevaux de polo étaient particulièrement splendides et il fut un des derniers à conduire presque chaque matin son phaéton au Bois de Boulogne où il croisait la duchesse d'Albufera, tenant haut les guides de l'attelage de sa charrette anglaise.

Les dîners de M. de Zuylen étaient fastueux et on était toujours certain d'y rencontrer les plus jolies Parisiennes, car il était amateur de la beauté féminine autant que de celle des chevaux. Mme ***Hélène de Zuylen****, née Rothschild, vécut loin de lui. Lorsqu'il désertait Paris, il faisait de longs séjours dans sa villa Paradiso de Nice ou dans son domaine près d'Utrecht. Le Conservatoire natio-

Avenue Hoche N° 88 - Porte Dauphine

nal de Région est aujourd'hui situé dans l'ancienne Villa du baron Etienne de Zuylen de Nyevelt de Haar, demeure baptisée «Il Paradisio», nom prédestiné, pour devenir le temple de l'Art Lyrique, du Théâtre, de la danse et de la musique!

N° 88 : Belle demeure située à la Porte Dauphine à l'ange du boulevard de l'Amiral Bruix, layant appartenu à ***Aristote Onassis****. Christina Onassis qui en hérita le vendit au milliardaire libanais Rafic Hariri, ami de Jacques Chirac, qui le céda au Syrien ***Abd-al-Halim Khaddam****, le dissident de luxe pour la bagatelle de 36 millions d'€. Abd-al-Halim Khaddam est né en 1932 dans une famille sunnite assez modeste du nord de la Syrie. Il adhère à 17 ans au parti Baas.

Cristina Onassis

C'est de ces années-là que date son amitié avec un autre jeune baasiste, Hafez el-Assad. Lorsque celui-ci prend le pouvoir, en novembre 1970, il est son ministre des Affaires étrangères. Nommé premier vice-président en 1983, il n'en garde pas moins la haute main sur la diplomatie syrienne. Caution sunnite - avec le général Mustafa Tlass, ministre de la Défense - d'un régime dominé par la minorité alaouite, il est surtout, à partir de 1976, le proconsul de Damas au Liban. Ce job-là est très lucratif…

Abd-el-Halim Khaddam

En 1976, Valdemar Alexander George comte de Rosenborg, lieutenant-général des horse-guards au service de Sa Gracieuse Majesté, " Knight of Honour and Devotion" de l'Ordre militaire souverain de Malte, demeura à cette adresse dans les années 70.

Après que quelques grands seigneurs se fussent installés ici au XIX^{e} siècle, de grands bourgeois enrichis les suivirent en compagnie d'artistes "arrivés". 1900 vit le règne des banquiers, des courtisanes, de riches étrangers qui, avant, durant et après la Seconde guerre mondiale attirèrent tout ce que la terre compte de nouveaux riches, d'ecrocs inernationaux, de bandits des affaires et de la finance, de m'as-tu-vu de blanchisseurs d'argent sale, avec, au milieu de ce monde frelaté, une bonne cohorte d'honnêtes gens surpris et offusqués par ce voisinage.

Mise en ligne le 11 novembre 2007, cette promenade n'est qu'une première ébauche, une timide approche du sujet.

Car l'avenue Foch est une fantastique mine d'anecdotes, d'histoires incroyables, de récits fantastiques que je ne fais qu'effleurer ici mais que je tâcherai de compléter.

Avenue Foch : Monument dédié à Jean-CharlesAlphand (1817-1891)

Avenue du Bois de Boulogne en 1900 (avenue Foch)

Avenue du Bois de Boulogne vers 1900 (porte Dauphine)